

TRADUCTION ET RECRÉATION: AUTEURS DU XVIII^e EN GALICIEN¹

1.- La traduction en galicien. Contexte.

Il existe une vingtaine d'ouvrages du XVIII^e siècle français traduits en galicien. C'est trop peu? Il faudrait avoir quelques repères pour donner une réponse.

Comme on sait, le galicien naît dans le territoire de l'ancienne province romaine de la Gallaecia que le Minho ne divise pas encore. Pendant longtemps c'est la langue de toute la population, de manière normalisée, employée par tous et pour tout sauf pour les usages conservés par le latin.. L'indépendance du Portugal et la dépendance de la Galice vis-à-vis de la couronne de Castille supposeront la scission linguistique. On impose le castillan à travers l'Administration et l'Ecole, et le galicien devient langue orale. On oublie l'importante littérature médiévale et lorsque –très anecdotiquement– on l'écrit c'est avec la graphie castillane et avec une perte de plus en plus grande de son identité linguistique. Mais elle reste la langue de presque toute la population. C'est l'époque connue comme "les siècles sombres" qui va durer jusqu'au XIX^e siècle, moment où, grâce à l'usage écrit du galicien par des minorités lettrées, le "Redressement" commence. Peu à peu s'élabore le galicien culte qui part de la langue populaire et est toujours coupé du portugais. Au XIX^e siècle sont traduits en galicien des textes d'autres langues (en général des morceaux de l'espagnol ou d'auteurs grécolatins) et au début du XX^e la traduction de livres entiers commence. Malheureusement le grand travail de normalisation culturelle entrepris par la *Xeración Nós* sera interrompu par le soulèvement franquiste; c'est la période que le poète Celso Emilio Ferreiro appela "la longue nuit de pierre". Dans l'exil et l'émigration le labeur continue et finalement il reprend aussi en Galice. Avec l'État des Autonomies on aboutit à une certaine reconnaissance et à un appui institutionnel à la langue galicienne.

Dans les dernières quatres décennies un vrai "âge d'or" de la traduction a eu lieu. On partait d'un désert presque total (deux ou trois douzaines d'ouvrages traduits en galicien) et dans les dernières quarante années on en a publié presque deux milliers. Bien sûr, parmi eux la vingtaine dont nous avons parlé (Diderot, Voltaire, Rousseau, Prévost, Sade, Marivaux, Beaumarchais).

Trois facteurs expliquent cette éclosion: l'apparition de jeunes traducteurs et traductrices à formation spécialisée (licences en philologies diverses ou traduction), la création d'un marché éditorial très lié à la présence du galicien dans le système scolaire, et finalement le soutien institutionnel des gouvernements autonomiques se succédant.

Mais cet épanouissement se voit en ce moment gravement menacé. Paradoxalement c'est l'actuel gouvernement autonome le principal ennemi de la langue galicienne dont il prétend l'élimination dans l'Administration, l'Enseignement et la vie culturelle et sociale. Pour la première fois après trente ans l'aide institutionnelle à la traduction a disparu cette année, et dans le budget de la Galice pour 2010 les dépenses pour la promotion du galicien diminuent de 20, 30, 40 et même 50%.

Un nouveau paradoxe nous fait revenir au XVIII^e siècle: le Président actuel du Gouvernement Galicien porte le même nom qu'un savant des Lumières, galicien lui aussi, le père Feixóo.

¹ Communication présentée dans le Colloque International "Actualité du XVIII^e siècle français. *Présences, lectures et réécritures*" organisé par l'Université d'Alicante du 4 au 6 novembre 2009. Testes publiés par Éditions Le Manuscrit, Paris, 2011.

2.- Expérience de la traduction de *Candide* et *Émile*

Mes deux traductions du XVIII^e siècle français sont unies. D'abord Ediciones Xerais me proposa la traduction de l'*Émile* mais j'ai préféré *Candide*. Quelque temps après, Herminio Barreiro, l'auteur de l'introduction, me la proposa à nouveau pour l'Université de Compostelle et je crus mon devoir d'accepter. Les deux ouvrages ont été source de plaisir: *Candide* –ce bijou– à cause de son étincelante ironie, paisible et en même temps corrosive, *Émile* par la portée de sa réflexion éducative. L'un et l'autre sont encore toute à fait actuels dans notre siècle sillonné de guerres, de destruction de la planète et d'ignorance de nous-mêmes. Ils n'ont pas été difficiles à traduire: surtout –je résume beaucoup– il a fallu éviter de tomber dans des pièges de certains changements sémantiques et essayer de raccourcir parfois –très prudemment– certains paragraphes trop longs pour nos usages actuels. En ce qui concerne l'*Émile* je dois reconnaître qu'il m'a un peu pesé, et pas seulement en raison de son étendue mais de certains propos difficiles à partager tel le rôle de la femme. C'est vrai que c'étaient les idées de l'époque mais Rousseau pourfendait hardiment d'autres qui régnaient alors. Et presque au même moment l'écrivaine révolutionnaire Olympe de Gouges revendiquait fièrement l'égalité féminine et payait de sa vie son action politique.

Ce devouement est aussi celui de Voltaire, Rousseau et tant d'autres écrivains et philosophes des Lumières qui risquèrent leur tranquillité ou leur vie pour défendre leurs idées. Heureusement le combat –le même dans d'autres époques pour tant d'hommes et de femmes– fut couronné de succès et le large mouvement se traduisit en un changement politique radical.

À ce propos je voudrais m'arrêter sur l'évolution de Rousseau concernant le bouleversement social. J'ai été surpris par son acuité lorsque dans le troisième livre de l'*Émile*² il dit:

Vous vous fiez à l'ordre actuel de la société sans songer que cet ordre est sujet à des révolutions inévitables, et qu'il vous est impossible de prévoir ni de prévenir celle qui peut regarder vos enfants. Le Grand devient petit, le riche devient pauvre, le monarque devient sujet : les coups du sort sont-ils si rares que vous puissiez compter d'en être exempt ? Nous approchons de l'état de crise et du siècle des révolutions³. Qui peut vous répondre de ce que vous deviendrez alors ? Tout ce qu'ont fait les hommes, les hommes peuvent le détruire : il n'y a de caractères ineffaçables que ceux qu'imprime la Nature, et la Nature ne fait ni princes, ni riches, ni grands Seigneurs.

Nous sommes en 1762 et Rousseau constate l'inévitable de ce profond changement. Mais sa position a évolué. Auparavant, en 1751 –dans sa *Réponse au roi de Pologne*⁴– il avait peur de la Révolution car elle pourrait aussi balayer ce qui de positif demeure dans la société:

C'est avec douleur que je vais prononcer une grande et fatale vérité. Il n'y a qu'un pas du savoir à l'ignorance ; et l'alternative de l'un à l'autre est fréquente chez les nations ; mais on n'a jamais vu de peuple, une fois corrompu, revenir à la vertu. En vain vous pretendriez détruire les sources du mal ; en vain vous ôteriez les aliments de la vanité, de l'oisiveté et du luxe ; en vain même vous ramèneriez les hommes à cette première égalité, conservatrice de l'innocence et source de toute vertu : leurs coeurs une fois gâtés le seront toujours ; il n'y a plus de remède, à moins de quelque grande révolution

² [Rousseau 1969: 468–469]

³ Je tiens pour impossible que les grandes monarchies de l'Europe aient encore long-tems à durer; toutes ont brillé, et tout Etat qui brille est sur son déclin. J'ai de mon opinion des raisons plus particulières que cette maxime; mais il n'est pas à propos de les dire, et chacun ne les voit que trop.

⁴ [Rousseau 1817: 291–292]

presque aussi à craindre que le mal qu'elle pourrait guérir, et qu'il est blâmable de désirer et impossible de prévoir.

Dans les dernières années de sa vie la position de Rousseau aurait radicalement changé, d'après ces propos de 1775 rapportés par Jacques Bergasse⁵:

Nous touchons, a-t-il ajouté, à quelque grande révolution, le calme dont nous jouissons est le calme terrible qui précède les tempêtes, et je voudrais que la Providence rapportât au delà des années orageuses qui vont éclore le peu de jours qui me restent, pour être témoin du nouveau spectacle qui se prépare.

Du rejet initial Rousseau passe à la constatation objective et finalement il laisse entrevoir sa sympathie à l'égard d'un évènement historique qu'il aimeraït pouvoir vivre. On doit admirer non seulement sa pénétration mais l'honnêteté d'une pensée qui ne se laisse pas enfermer dans des partis pris et des préjugés, capable d'évoluer hardiment à mesure qu'elle avance guidée par la raison et l'expérience.

3.- Un mot sur la pédagogie rousseauiste et la paperasse actuelle

Je voudrais finalement faire une allusion rapide à l'actualité des idées éducatives de Rousseau. J'avoue d'abord qu'enseignant depuis quarante ans je n'aurais peut-être pas commis certaines erreurs si j'avais lu plus tôt l'*Émile*.

En tout cas la paperasse faussement pédagogique qui nous envahit actuellement n'a rien à voir avec la clarté et la simplicité de la pédagogie rousseauiste. Bien sûr, nous avons besoin, les professeurs, –je parle de mon expérience dans l'enseignement secondaire– d'une amélioration permanente de notre formation pédagogique mais pas d'une bureaucratie inutile et d'une phraseologie creuse comme celle que Quevedo nommait la *culta latiniparla*. Un seul exemple de ceci: si l'année dernière, en Galice, nous devions inclure dans notre programmation annuelle un point concernant le “Rattrapage des matières non réussies”, c'est-à-dire les mesures d'appui prévues pour les élèves n'ayant pas atteint la moyenne dans la matière enseignée, cette année-ci le même contenu est nommé : “Procédés pour accréditer les connaissances nécessaires dans les contenus progressifs”. Simple changement de titre, pompeuse enveloppe vide.

On pourrait en dire autant de la vague de *protocolo*⁶ qui nous submerge. Aujourd'hui tout ce qui veut impressionner a son *protocolo*. À croire que les *instrucciones, normas, pautas* ou *directrices* ne sont pas dignes des gens de qualité. Un de ces jours on ira acheter un plat surgelé ou retirer de l'argent dans un distributeur automatique et on y trouvera un *protocolo*. Nous voilà en pleine préciosité.

Les traducteurs et traductrices savent bien que la langue change: il y a des signifiants et des signifiés qui apparaissent ou s'élargissent et d'autres qui disparaissent. C'est là une tendance naturelle et rénovatrice du langage, positive et vivifiante. Nous y sommes tous immersés et il serait vain d'essayer de s'y soustraire. Mais ce qui n'est pas acceptable c'est de tomber dans le ridicule ou d'appauvrir l'expression. Et encore moins de manipuler sous une apparente touche d'élégance. Les travaux que souvent on appelle de *humanización*⁷ de nos rues ne sont pas toujours d'*amélioration* mais au contraire de *deshumanización* s'ils réduisent les espaces dont les habitants disposent réellement.

⁵ [Philonenko 1984: 155]

⁶ L'emploi abusif de mot *protocolo* (protocole) s'est généralisé en Espagne et en Galice.

⁷ L'emploi abusif du mot *humanización* (humanisation) pour désigner la réforme d'un espace urbain fait rage en ce moment en Galice.

On dirait que nous sommes avec Candide en présence du docteur Pangloss qui enseigne la métaphisico-théolo-cosmolo-nigologie. Le meilleur des mondes possibles.

Bibliographie:

- Philonenko, Alexis. 1984. *Jean-Jacques Rousseau et la pensée du malheur. III. Apologie du désespoir*. Paris, Bibliothèque d'Histoire de la Philosophie. Vrin.
- Rousseau, Jean-Jacques. 1969. *Œuvres complètes. Tome IV*, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard.
- Rousseau, Jean-Jacques. 1817. *Œuvres complètes. Tome septième, 1ère partie*. Paris, A. Belin.